

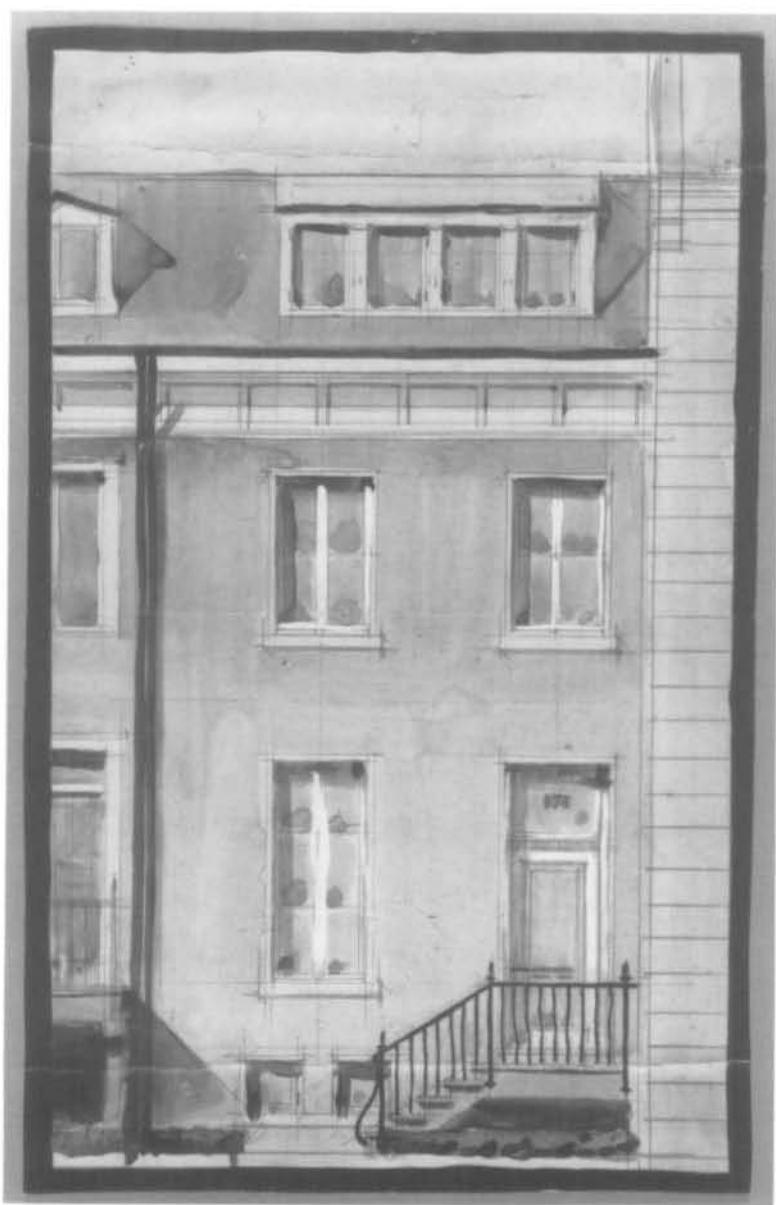


fig. 1 Ernest Cormier, Élévation de la façade principale du bureau d'Ernest Cormier au 175 rue Mansfield, Montréal, vers 1927, aquarelle et mine de plomb sur carton mince, 56,3 × 35,2 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 654N.

ERNEST CORMIER, UN GRAND PROFESSIONNEL

Ernest Cormier est un architecte hors du commun. Les journalistes et les universitaires qui ont écrit sur lui énumèrent sans cesse les faits majeurs de sa carrière exceptionnelle ponctuée de commandes publiques prestigieuses et d'honneurs. Et pourtant, cet architecte remarquable non seulement par sa stature professionnelle, mais aussi par sa formation, n'a pas fait école au Québec. Il n'a pas eu d'influence décisive sur le développement de l'architecture moderne locale, et encore moins internationale, comme ont pu en avoir certains de ses contemporains les plus célèbres, tels Walter Gropius, Mies van der Rohe, Le Corbusier ou encore Gunnar Asplund, ce Suédois né la même année que Cormier et vivant comme lui à la périphérie des grands centres culturels qu'étaient la France et l'Allemagne, au lendemain de la Première Guerre mondiale.

En effet, son œuvre, en général, et l'édifice principal de l'Université de Montréal, en particulier, «premier bâtiment institutionnel véritablement 'moderne' construit au Québec», tel que le qualifie Isabelle Gournay dans le catalogue de la première grande exposition consacrée à cet architecte¹, ne sont pas reconnus pour avoir infléchi de manière significative le développement de l'architecture au Québec. En 1949, quelques années après l'inauguration officielle du bâtiment principal de l'Université de Montréal, l'historien de l'art, Gérard Morisset, ardent défenseur de l'architecture québécoise de tradition française et disciple convaincu de Viollet-le-Duc et de Tony Garnier, notait qu'avec cet édifice «le style moderne entre dans notre histoire par la voie triomphale... sans faire école²». Aujourd'hui, lorsque les historiens étudient l'architecture de l'entre-deux-guerres, ils notent son conservatisme dans les domaines de l'architecture commerciale et publique, tandis qu'ils soulignent notamment l'influence du moine architecte français, Dom Bellot (1876-1944), lui aussi ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris et adepte du rationalisme en architecture, sans s'attarder à Ernest Cormier³.

En outre, à notre connaissance, aucun architecte de la génération d'après-guerre ne s'est affirmé comme disciple de Cormier et aucun mouvement ne s'est défini en continuité ou en rupture avec son œuvre.

Comment comprendre cette situation par laquelle l'idéal élevé et l'expérience étendue et profonde de Cormier ne semblent pas s'être inscrits durablement, à moyen terme du moins, dans la communauté des architectes du Québec? Pour chercher des éléments de réponse à cette interrogation, au moins deux perspectives s'offrent, l'une qui s'intéresserait à Cormier, l'architecte, l'artiste,

l'individu et à son projet créateur modelé tout à la fois par son origine de classe et par la culture de la société et de l'époque dans lesquelles il vivait, l'autre qui tenterait de cerner sa position dans le champ de l'architecture du Québec et, en particulier, de préciser son rôle dans l'institution architecturale. C'est cette dernière voie que nous avons suivie.

Nous sommes engagée actuellement dans une étude sur la constitution de l'institution architecturale québécoise à la croisée des influences britannique, française et nord-américaine, recherche par laquelle nous retraçons la formation d'un champ de production spécifique de l'architecture à la fin du siècle dernier et dans les premières décennies du nôtre, alors que fut fondée, en 1890, l'Association des Architectes de la Province de Québec (AAPQ), que furent établies des écoles d'architecture à Montréal et à Québec et que furent publiés les premiers organes de presse spécialisés au Canada⁴. Dès la fin du XIX^e siècle, au Québec et au Canada, l'architecte cherche à s'affirmer comme un professionnel compétent et intègre, comme un spécialiste qui veut se distinguer de ses concurrents par sa formation supérieure et son éthique désintéressée pour offrir ses services dans un secteur de la construction en pleine expansion et dominé par la logique de l'économie capitaliste, effort qui participe de la modernisation des sociétés.

La problématique de recherche que nous privilégions nous a conduite à cerner l'action qu'exerçait Ernest Cormier dans l'organisation professionnelle et à observer sa contribution à l'éducation des architectes, non seulement comme professeur mais encore comme patron d'agence, concentrant notre attention sur les années 20 et 30, terme de notre étude, ainsi qu'années de conception et de construction de l'immeuble principal de l'Université de Montréal. Dans la première moitié du XX^e siècle, alors que presque tous les pays occidentaux s'étaient dotés d'un enseignement formel de l'architecture, la fonction éducative des bureaux d'architectes, lieu traditionnel de formation, n'était pas pour autant disqualifiée. La «grande» histoire de l'architecture nous en offre plusieurs exemples : l'atelier de Peter Berhens à Berlin, où des architectes tels que Walter Gropius, Mies van der Rohe et Le Corbusier se croisèrent au tournant de la première décennie du siècle, alors que Cormier complétait sa formation à l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Jean-Louis Pascal (particulièrement prisé par les élèves américains et britanniques); l'atelier de la rue de Sèvres à Paris où, dans les années 20 et 30, de nombreux jeunes architectes, le plus souvent étrangers, convergeaient, attirés par les idées novatrices et radicales de Le Corbusier et, de ce côté de l'Atlantique, le fameux Taliesin de Frank Lloyd Wright. De cette importance des lieux de production de l'architecture dans la formation des jeunes architectes, l'histoire locale en témoigne aussi.

Lorsque Cormier fait ses études d'ingénieur civil, la plupart de ses futurs confrères architectes sont encore formés dans le cadre traditionnel de l'appren-

tissage. Seule l'Université McGill offrait, depuis peu, un enseignement formel de l'architecture, ses trois premiers diplômés, étudiants de Stewart Henbest Capper, étant sortis en 1899⁵. Un an après que Cormier eut obtenu son diplôme en génie civil et son baccalauréat ès sciences appliquées de l'École polytechnique de Montréal, une section d'architecture fut ouverte dans cet établissement. Elle comptait dans sa première promotion l'un des rares architectes, Fernand Préfontaine, ami intime de Cormier, qui sortirait en 1911 avec cinq autres élèves, sans pour autant s'engager à long terme dans la pratique professionnelle, comme le note Phyllis Lambert dans le catalogue de l'exposition⁶. Pour ces rares diplômés des institutions supérieures reconnues, l'accès à la profession contrôlée, par l'Association des Architectes de la Province de Québec, était facilité; ils étaient exemptés de l'examen préliminaire et leur cléricature était plus courte que celle imposée aux autres étudiants en architecture. L'examen final, épreuve encore imposée à tous les candidats à l'enregistrement, évaluait tout autant la compétence technique et juridique de l'aspirant que sa culture architecturale et sa capacité en design⁷. En 1907, l'Association des Architectes de la Province de Québec compte vingt-cinq membres étudiants et cent quinze membres architectes, ces derniers étant les seules personnes autorisées légalement à porter le titre d'architecte. Cette situation n'était pas sans poser des problèmes, car la légitimité de la loi des architectes, votée en 1890 et amendée à deux reprises par la suite, n'était pas reconnue par tous et n'empêchait pas nombre de soi-disant architectes de dessiner des plans d'édifices. Ce texte n'avait donc réussi ni à contenir la concurrence des «imposteurs», ni celle des architectes étrangers; il n'était pas parvenu à fermer concrètement le champ de la pratique aux non-membres de l'AAPQ. Au fil des années, la profession connaît une lente et irrégulière progression de ses effectifs. En 1923, deux cent neuf architectes étaient inscrits au registre⁸, alors que deux nouveaux programmes d'architecture s'ouvraient dans le cadre des Écoles des Beaux-Arts nouvellement instituées par le gouvernement provincial, à Québec et à Montréal. La section d'architecture de l'École des Beaux-Arts de Montréal prenait la relève de celle de l'École polytechnique dont elle héritait du corps professoral.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la double formation d'Ernest Cormier, technique et artistique, canadienne et européenne, est donc unique. Au Québec, seul son aîné, J. Omer Marchand, avait terminé comme lui ses études à l'École des Beaux-Arts de Paris. En avril 1918, lorsque Cormier revint à Montréal, armé de son diplôme d'architecte du gouvernement français et auréolé de la récompense exceptionnelle que constituait l'obtention de la bourse Jarvis, il était bien décidé à faire une brillante carrière au Canada. N'avait-il pas refusé, en avril 1914, alors qu'il avait été sélectionné comme un des sept finalistes du prix de Rome britannique⁹, le poste de professeur d'atelier à l'école du soir de l'*Architectural Association* de Londres sous prétexte qu'un

grand avenir l'attendait dans son pays natal? En réponse à la proposition de Robert Atkinson, administrateur de l'*Architectural Association*, il avait écrit (nous traduisons) :

Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à moi pour cette place de professeur à l'*Architectural Association*. Malheureusement elle me paraît inconciliable avec ce que je me propose de faire. J'ai l'intention de faire ma carrière au Canada où m'appellent des avantages très sérieux et il est important que je ne laisse échapper aucune des occasions qui se présentent à moi de me faire rapidement une situation. Mon séjour en Europe touche à sa fin, et même si l'*Architectural Association* consentait à me laisser quelque liberté quand à la durée de mon engagement, le temps que je pourrais rester serait trop court, il me semble, pour y faire un travail utile¹⁰.

Il faut noter qu'en Grande-Bretagne, au tournant du siècle, la tradition Beaux-Arts n'avait pas la même force qu'elle avait aux États-Unis, où de nombreux architectes avaient suivi l'exemple de Richard Morris Hunt, premier élève américain de l'École des Beaux-Arts de Paris dans les années 1850¹¹. D'anciens élèves y avaient créé, en 1894, la *Society of Beaux-Arts Architects* pour perpétuer les liens établis et les principes enseignés à l'École, et cette même année, à l'initiative de Hunt, un prix de Rome américain avait été institué. Dans les îles britanniques, la tradition académique avait été éclipsée, d'abord par le renouveau gothique puis par le mouvement *Arts and Crafts* dont les idées marquèrent profondément les premières expériences d'un enseignement formel de l'architecture engagées dans les années 1890. L'instauration tardive d'un prix de Rome britannique manifeste le retour en force des idéaux et de la méthode Beaux-Arts en Angleterre, particulièrement sous l'impulsion de Reginald Blomfield, président du *Royal Institute of British Architects* (RIBA) et en référence surtout au mouvement Beaux-Arts américain et à ses succès professionnels¹². Ernest Cormier, récipiendaire de la bourse Jarvis lors de la seconde année d'organisation du concours, fut en fait second prix de Rome britannique.

Dès qu'il rentre au pays, Cormier cherche à s'affirmer dans le milieu de l'architecture et dans la société québécoise. Il s'affilia à diverses organisations, s'associa avec l'architecte J. Omer Marchand, et s'engagea dans l'action professionnelle. Il tira bénéfice de ses deux diplômes pour se faire recommander auprès des hommes politiques responsables de la construction des grands équipements publics¹³. Il ouvrit un bureau dans le nouveau centre-ville commercial de Montréal, sur la rue Cathcart, dans un de ces édifices où logeaient alors les professionnels, le *New Birks Building*¹⁴.

Le bureau d'Ernest Cormier

Ce ne serait, semble-t-il, qu'après avoir obtenu la commande de l'Université de Montréal qu'il organisa son bureau de manière plus systématique. À partir du

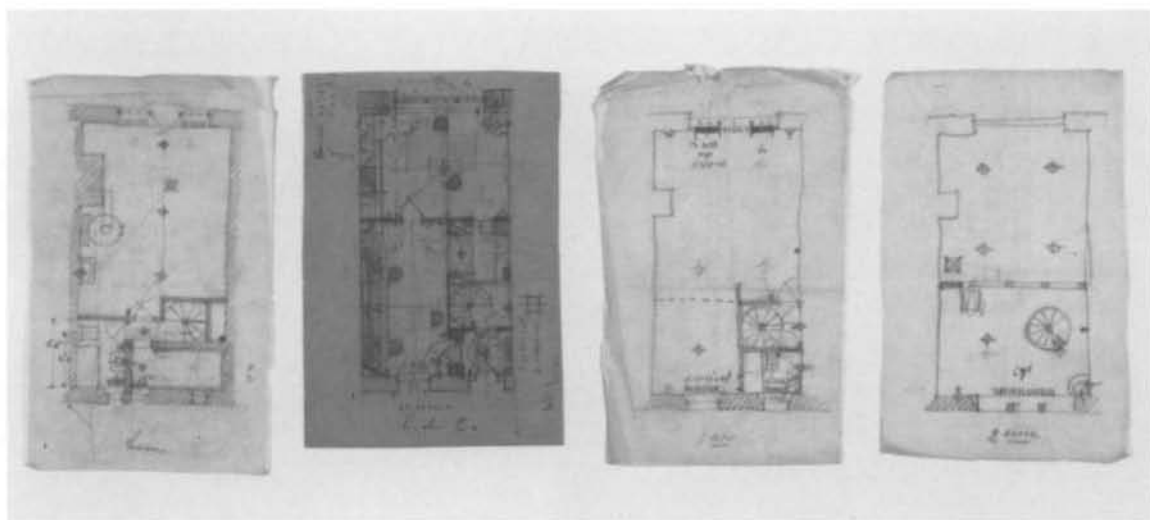
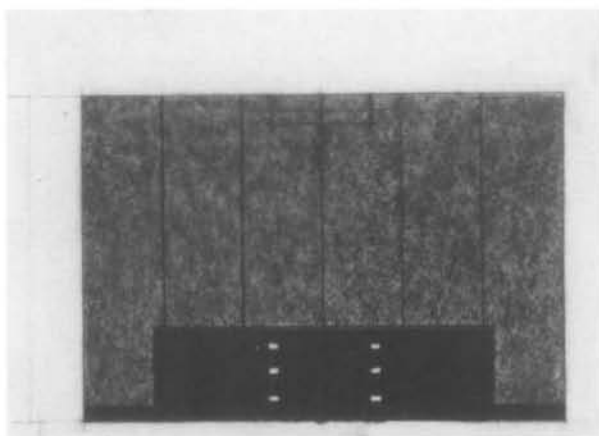
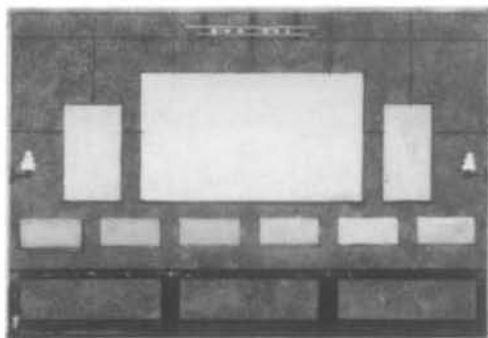
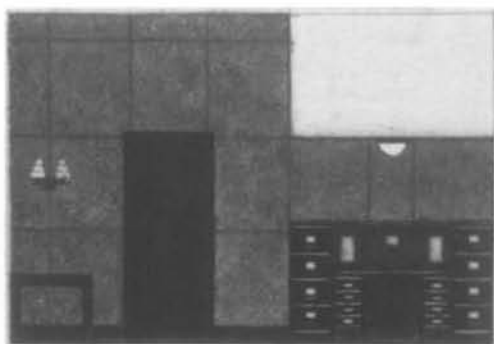


fig. 2 Ernest Cormier, Plans (au stade de l'esquisse) des quatre étages du bureau d'Ernest Cormier au 175 Mansfield, Montréal, 1927, sous-sol, mine de plomb sur calque, 29,5 × 18,2 cm; rez-de-chaussée, mine de plomb et crayon de couleur sur carton mince, 27,8 × 19,1 cm; premier étage, mine de plomb sur calque, 29,5 × 17,6 cm; deuxième étage (mezzanine), mine de plomb sur calque, 29,0 × 18,6 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 648N.

mois de juin 1925, il fit remplir régulièrement des feuilles de présence à ses employés qui, dès lors, étaient au nombre de sept, six professionnels et une secrétaire. À ce moment son bureau occupait, pour peu de temps encore, un local dans l'édifice Drummond, sur la rue Sainte-Catherine, où il avait déménagé en 1921. Toujours dans le même quartier, en 1925, il acheta une petite maison, le 175 de la rue Mansfield, une bâtisse en bien mauvais état, adjacente au Club universitaire de l'Université McGill, qu'il transforma de fond en comble (fig. 1). Au rez-de-chaussée, il aménagea le secrétariat et l'accueil des visiteurs ainsi que son bureau personnel et, dans le volume des deux étages supérieurs, un espace avec mezzanine, comparable en plan à ces ateliers d'artistes construits à Paris, dans les années 20. Sur son plancher principal, il installa le bureau d'études et de dessin (fig. 2).

Cette réalisation, qui n'est pas inventoriée dans l'œuvre bâti de Cormier, mériterait une étude approfondie. Les documents trouvés dans les archives, bien qu'incomplets, témoignent du grand investissement, tant financier qu'artistique, que Cormier avait fait pour transformer cette maison en bureau. Pour le perron, il avait commandé à Paris un garde-corps en fer forgé et, pour l'intérieur, il fit venir des Galeries Lafayette des meubles de Maurice Dufrene dont il esquailla la silhouette dans un croquis en perspective de son bureau personnel (fig. 3).

fig. 4 Ernest Cormier, Élévations intérieures de l'aire de réception et du secrétariat, au rez-de-chaussée du bureau d'Ernest Cormier au 175 Mansfield, Montréal, 1927, aquarelle et mine de plomb sur carton mince, cloison contiguë au bureau privé d'Ernest Cormier, 16,2 × 23,5 cm; cloison du hall d'entrée et du poste de secrétariat, 16,2 × 24,8 cm; mur mitoyen : version avec trois postes de travail, 16,2 × 23,1 cm; mur mitoyen : version avec classeurs, 20,6 × 28,3 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 653N.



La décoration du rez-de-chaussée avait été étudiée avec soin (fig. 4); les murs des espaces de réception étaient lambrissés et meublés d'éléments que Cormier avait dessinés spécialement. Peu de temps après son déménagement, un journaliste lui rendit visite et décrivit ainsi ces installations :

Tout ici parle d'ordre, de précision, de simplicité, de clarté, de logique. Cet ennemi des complications inutiles et des encombrements de l'ornementation travaille dans un décor d'une sobriété voulue. Le salon d'attente est meublé uniquement de trois fauteuils alignés et de cartonnières disposés le long d'un pan. Aux murs, trois gravures de Piranesi. Comme plafonnier, un diffuseur de verre découpé à la façon d'un bi-plan. Isolée dans un retrait, une blonde sténographe martèle, sur sa machine à écrire, les minutes, dans l'attente du « patron » retenu par ces MM. de l'Université. D'où nous sommes, il est facile d'étudier son cabinet. Au centre, une grande table de forme rectiligne avec divers objets d'usage courant, strictement. D'un côté, une cheminée de marbre au foyer surbaissé et surmontée d'une reproduction en plâtre du beau relief d'Eleusis, représentant Déméter et Cora recevant de Triptolème le grain de blé symbolique; de l'autre, un rayonnage qui supporte cartables, in-folio et quelques volumes. Tout le fond de la pièce est occupé par une verrière¹⁵.

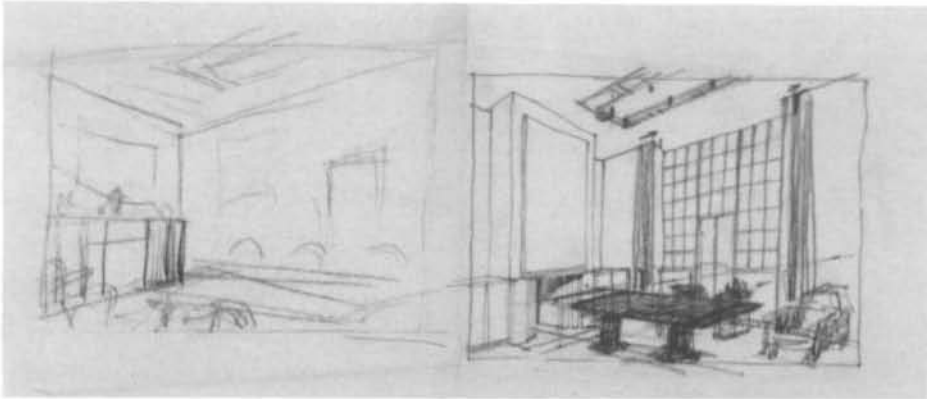


fig. 3 Ernest Cormier, Croquis en perspective montrant le bureau d'Ernest Cormier, regardant vers le nord, au 175 Mansfield, Montréal (coin inférieur droit de la planche), 1927, mine de plomb sur calque, 17,0 × 22,0 cm (image de droite); 37,5 × 58,0 cm (planche), Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 655N.

Cette maison de la rue Mansfield, Cormier l'occupa vingt années durant. En 1947, alors qu'il travaillait depuis dix ans aux plans de la Cour Suprême du Canada, il déménagea à nouveau son bureau, cette fois sur l'avenue Côte-des-Neiges, dans une maison qui fait le coin de l'avenue des Pins. Il occupait les trois premiers étages de cette propriété pour ses activités professionnelles. Des plans datés de novembre 1946 permettent de déduire l'organisation spatiale, avec néanmoins certaines incertitudes. Au sous-sol, dans les deux pièces qui s'adossent au talus, il installa des ateliers équipés de diverses machines, l'un de céramique avec four, l'autre de menuiserie. Au rez-de-chaussée, de part et d'autre du hall d'entrée, se trouvait le bureau de dessin et d'études où étaient installées six à sept tables à dessin, tandis qu'à l'étage, dans la rotonde, se trouvaient son bureau (fig. 5), précédé de celui de la secrétaire, la salle de réunion et un bureau équipé de nombreux classeurs de dossiers et de catalogues¹⁶. C'est de cette maison, où l'architecte avait emménagé personnellement en 1975, que furent sortis les objets et les documents qui constituent le fonds Cormier du Centre Canadien d'Architecture¹⁷.

Tout au long de la carrière d'Ernest Cormier, son équipe est limitée en nombre et particulièrement stable dans sa composition. Son noyau est constitué d'un petit groupe d'architectes et d'ingénieurs qui lui consacrèrent entièrement leur vie professionnelle.

Engagé en 1919, Aimé Genest (1887-1958), ingénieur civil, diplômé de l'École polytechnique de Montréal en 1910, est à l'emploi de Cormier jusqu'à sa mort¹⁸, tout comme le jeune frère de l'architecte. Diplômé de la section d'architecture de l'École polytechnique de Montréal et admis à ce titre à l'AAPQ en 1915, Maurice Cormier (1890-1955) travaille lui aussi dans le bureau de son frère aîné jusque dans les années 50, ainsi que Wilford Arthur Gagnon (1878-?), architecte d'expérience, enregistré la même année que Maurice. Il est intéressant de noter que Wilford Arthur Gagnon, frère du peintre Clarence Gagnon, après deux années d'apprentissage dans un bureau d'architecte, avait étudié deux ans à Paris, à l'École des Beaux-Arts, dans l'atelier Dusquesne. Il avait précédé de quelques mois Cormier, puisqu'en 1907, il rentrait à Montréal et dessinait d'abord pour un grand bureau canado-américain, Finley & Spence, et ensuite pour Finley¹⁹. L'ingénieur James Rowe Jeffrey (1894-?) complète l'équipe de base du bureau de Cormier, formée de quatre hommes dont les salaires sont parmi les plus élevés, exception faite de Maurice Cormier.

Au fil des années d'autres employés se sont ajoutés suivant la charge de travail; une vingtaine, dont l'identité est plus difficile à établir étant donné que la plupart d'entre eux n'apparaissent ni au registre de l'Association des Architectes de la Province de Québec, ni à celui de la Corporation des Ingénieurs professionnels du Québec. Néanmoins, parmi ceux-ci on peut identifier quelques rares architectes, membres de l'AAPQ. Ils ont travaillé parfois quelques années, mais le plus souvent quelques mois seulement, chez Cormier.



fig. 5 Photographie inconnu, Bureau privé d'Ernest Cormier au 3675 Côte-des-Neiges, Montréal, vue du hall d'entrée, regardant vers l'ouest, après 1947, épreuve argentique à la gélatine, 21,0 × 28,0 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 145N.

En 1925, de mai à septembre, Cormier emploie Paul Boisclair, un architecte qui deviendrait membre de l'AAPQ à titre d'associé de la RIBA, en 1927, après plus de dix ans d'essais infructueux²⁰. Au début de l'année 1928, il engage l'architecte Henri S. Labelle (1896-), bachelier en architecture de l'Université McGill de 1917 et membre de l'AAPQ depuis 1920. Cette collaboration fut de très courte durée — Labelle ne resta que quelques semaines dans le bureau de Cormier —, mais elle serait reprise, quelques années plus tard, sous une autre forme. En 1935, Labelle, alors architecte indépendant et associé de son confrère Roland Simard, fit appel à l'expertise d'ingénieur de Cormier pour le projet de l'église Saint-Louis-de-France à Montréal²¹. Un tel service professionnel, Cormier semble l'avoir offert à maintes reprises pendant les années de crise

économique, alors que, faute de commandes architecturales, il s'associa à Robert A. Rankin (1903-?), ingénieur d'origine écossaise qui travaillait sporadiquement sur le projet de l'Université de Montréal²². Ensemble, à titre d'«ingénieurs industriels», comme le précise l'en-tête de leur papier à lettre, ils étudièrent notamment le projet des minoteries de l'*Ogilvie Flour Mills* ainsi que celui d'une horloge géante pour la brasserie *Dou*, dans le port de Montréal, bâtisse qui ne serait pas réalisée. De 1933 à 1937, l'équipe de Cormier connaît bien des problèmes, ses effectifs s'étant réduits progressivement. En 1935 et 1936, elle se limitait à la secrétaire et au concierge, Aimé Genest continuant néanmoins à travailler par intermittence. Cette période pénible, qui avait commencé avec l'arrêt du chantier de l'Université de Montréal, se termina avec l'obtention de la commande du projet pour la Cour Suprême du Canada à Ottawa, sur lequel toute l'équipe rassemblée travaillerait dès 1938.

À la fin des années 20, Cormier accueille un des premiers diplômés de l'École des Beaux-Arts de Montréal, Georges de Belle (1906-1975). Fils de Charles Ernest de Belle, artiste peintre d'origine française, il est stagiaire chez Cormier une année durant, de septembre 1930 à octobre de l'année suivante, expérience qu'il ferait reconnaître alors qu'il demanderait son enregistrement à l'AAPQ en 1936²³.

Plus tard, dans les années 50, Cormier engage un autre membre de l'AAPQ, Janos de Keresztes (1923-), immigré hongrois auquel il avait fait passer, à titre d'examineur, les épreuves d'enregistrement²⁴ et qui dessinerait dans son bureau pendant près d'une dizaine d'années, de 1953 à 1961. À la même époque, Claude Beaulieu, architecte d'origine française, élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, travaille pour peu de temps chez lui.

Le registre des dessins tenu dans le bureau de Cormier permet de recouper les données obtenues par le biais des documents comptables. S'ouvrant avec le projet de l'annexe au Palais de justice de Montréal, il confirme l'importance des membres de l'équipe de base. Outre Paul Boisclair, Georges de Belle et Édouard Vloeberghs, un Belge, qui travailla de novembre 1927 à décembre 1932, seules les initiales de Wilford Arthur Gagnon, Aimé Genest, Maurice Cormier, James Rowe Jeffrey y apparaissent, et ceci de manière régulière et continue, laissant supposer le rôle subalterne des employés engagés ponctuellement²⁵. Un examen plus attentif du projet de l'Université de Montréal numéroté 2402 permet de cerner l'expertise et la place de chacun dans le travail de dessin et d'études.

Les très nombreux plans de béton, pour la plupart dessinés entre mai 1929 et décembre 1931, sont signés presque exclusivement par Aimé Genest (fig. 6) et Édouard Vloeberghs, tandis que ceux qui se rapportent aux installations sanitaires le sont par Jeffrey. Gagnon élabore les plans des détails de construction, à échelle réduite comme en vraie grandeur (fig. 7). Dans cette tâche, il est largement secondé par le jeune de Belle (fig. 8).

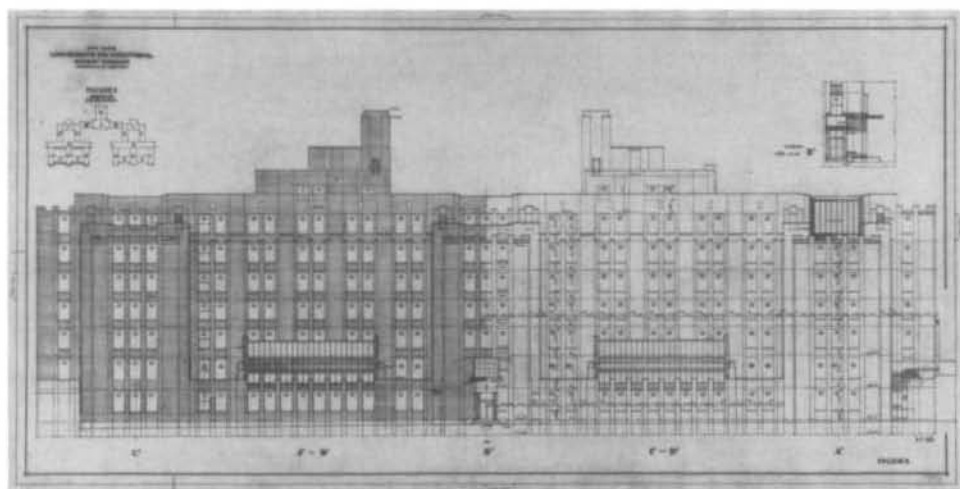


fig. 6 Aimé Genest, dessinateur, Ernest Cormier, architecte et ingénieur, Plan d'armature type, poutre transversale pour le Pavillon principal de l'Université de Montréal (dessin d'exécution no 113), 9 janvier 1930, mine de plomb sur calque, 55,0 × 64,0 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 665N.

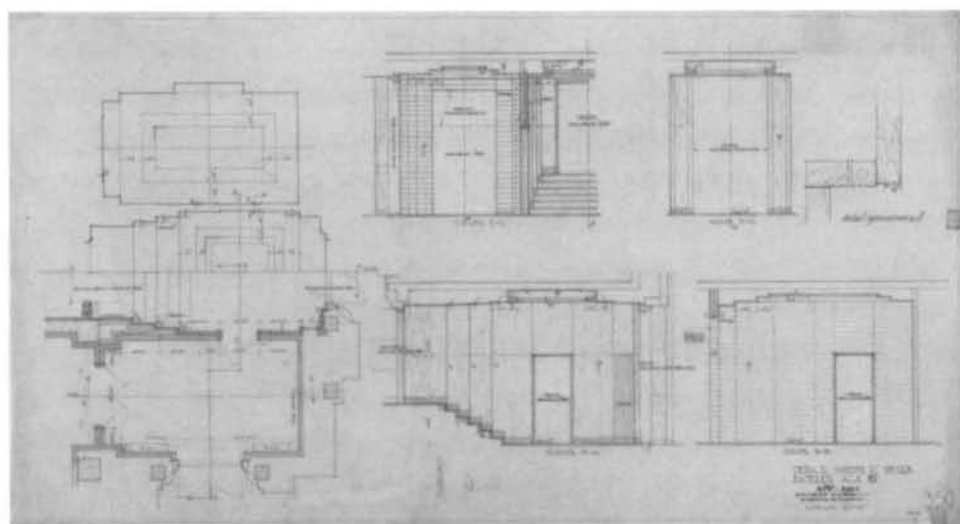


fig. 7 Wilford Arthur Gagnon, dessinateur, Ernest Cormier, architecte et ingénieur, Plan, coupes et élévations des entrées, ailes F2 et F'2 du Pavillon principal de l'Université de Montréal (dessin d'exécution n° 525), 6 mai 1931, mine de plomb sur calque, 96,0 × 64,0 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 669N.

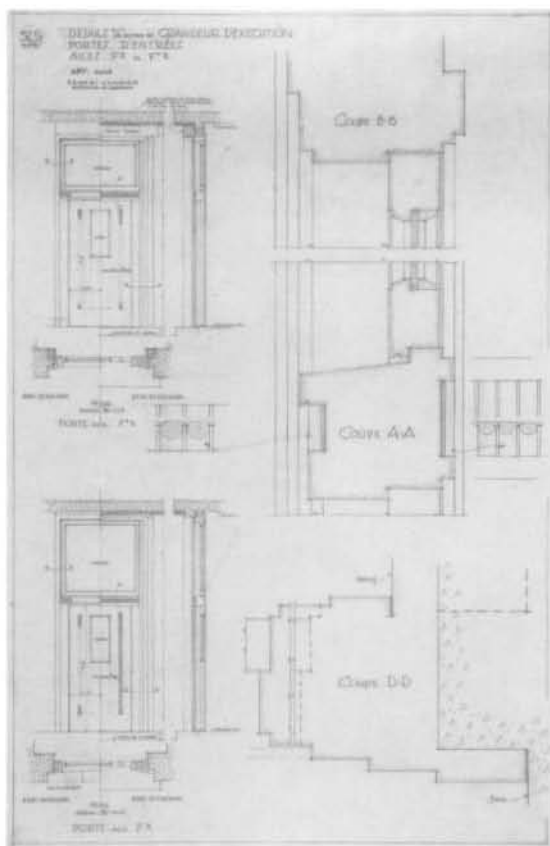


fig. 8 George de Belle, dessinateur, Ernest Cormier, architecte et ingénieur, Plan, coupes et élévations de l'entrée de l'aile B' du Pavillon principal de l'Université de Montréal (dessin d'exécution n° 350), 27 mai 1931, mine de plomb sur calque, 55,0 × 102,0 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 671N.

Un fait intéressant à signaler est la contribution de Cormier à l'élaboration des dessins d'exécution (fig. 9). Il est reconnu qu'il se réservait le travail de conception et les croquis préliminaires; de même, les dessins de présentation au trait, façades et coupes, et à l'aquarelle lui sont attribués, sans pour autant qu'ils soient répertoriés et identifiés dans le registre original retrouvé²⁶. Néanmoins, on peut noter que les rares fois où ses initiales apparaissent dans ce document, elles sont généralement associées à des plans de décoration intérieure et de détails de meubles ou d'équipements (fig. 10), exception faite du plan de lucarne présenté dans l'exposition.

Plans de génie structural et mécanique, dessins architecturaux et dessins de mobilier, le bureau de Cormier est un lieu de production compétent, polyvalent et stable, où il passait chaque jour donner ses directives ou rencontrer ses clients, préférant la solitude de la bibliothèque de sa résidence de l'avenue des

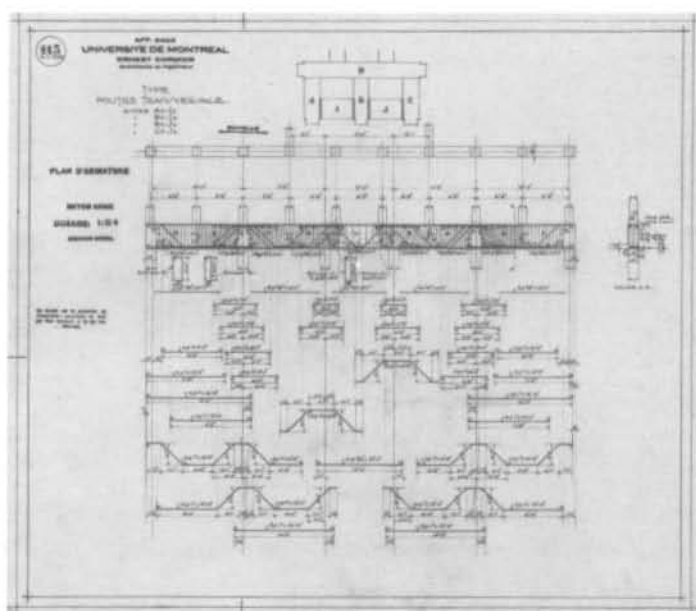


fig. 9 Ernest Cormier, Élévation des ailes A', B', C', I' et J' du Pavillon principal de l'Université de Montréal (dessin d'exécution n° 00012), 5 avril 1929, encre noire sur toile, 69,5 × 133,3 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 679N.

Pins pour esquisser les projets dont il avait reçu la commande²⁷. Malgré la réputation de Cormier, ce n'était pas un lieu où convergeaient les jeunes étudiants et diplômés des écoles d'architecture. Et pourtant, Cormier ne se désintéressait pas totalement de la formation des jeunes générations.

Cormier et l'enseignement de l'architecture

Certes il avait décliné l'offre qui lui avait été faite d'enseigner à la AA de Londres, son ambition le poussant, comme nous l'avons vu, à revenir à Montréal. Là, dans les mois qui suivirent son retour, il prit contact avec l'Université McGill. En septembre 1918, il offrit ses services comme professeur externe en design et comme conférencier en génie structural à la «Faculté» d'architecture, mettant de l'avant sa collaboration passée au sein de la Dominion Bridge, avec E.S. Mattice, ancien titulaire du cours de sciences appliquées²⁸. Sa démarche ne

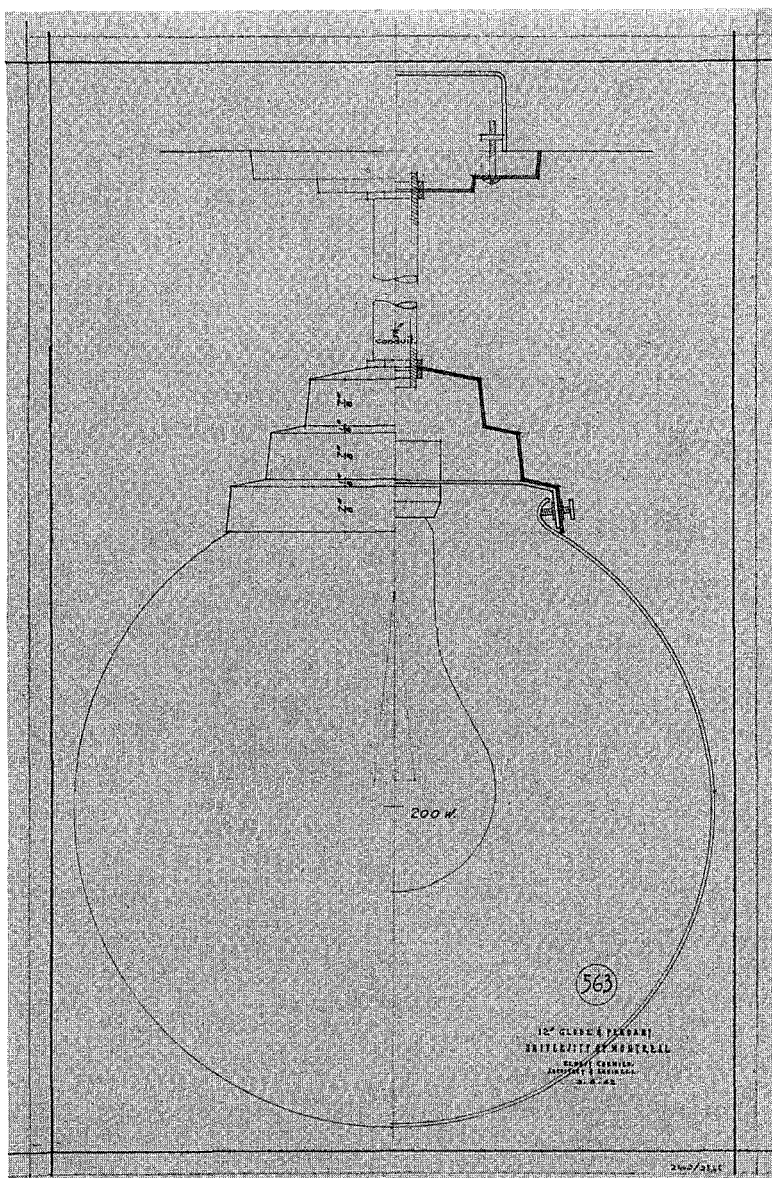


fig. 10 Ernest Cormier, Coupe transversale d'un luminaire (globe de 30 cm de diamètre) pour le Pavillon principal de l'Université de Montréal (dessin d'exécution), mai 1942, mine de plomb sur calque, 56,0 × 38,0 cm, Montréal, Collection Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture, 01 ARC 664N.

porta pas immédiatement fruit bien que les autorités de l'université apprécèrent sa double expérience, sa compétence à la fois technique et «archéologique²⁹», et sans doute aussi ses prestigieuses références qui incluaient, entre autres, son professeur Pascal et Reginald Blomfield. Néanmoins, le lien était établi avec le directeur du département d'architecture, le professeur Traquair, titulaire de la chaire Macdonald en architecture, et, l'année suivante, il était engagé comme assistant en design, alors que Percy Nobbs était le professeur «chargé du cours de design³⁰».

Depuis 1909, année où une importante révision du programme en architecture de la Faculté des sciences appliquées de l'Université McGill avait été effectuée sous la direction de Nobbs, les classes de design, divisées en quatre niveaux, étaient indépendantes des autres cours³¹. Au cours de l'année académique 1919-20, Cormier encadra les groupes des différents niveaux. Ainsi, à la session d'automne, il proposa aux étudiants de dernière année le projet d'une petite résidence communautaire; à la session suivante, aux étudiants de niveau B, une demeure pour célibataire aisé et, à ceux qui fréquentaient le premier atelier de design, un mausolée. Ces exercices étaient semblables, par leur programme et leur méthode, à ceux qu'on donnait aux élèves de l'École des Beaux-Arts de Paris dans le cadre des concours d'esquisses ou de projets rendus³².

Ce poste d'assistant, Cormier ne l'occupa qu'une année, l'université ayant engagé William Careless, «fellow» de la RIBA, pour remplir les obligations, et notamment l'assistance en design, qui étaient antérieurement assumées par le professeur Ludlow. L'équipe du département étant déjà nombreuse, les Gouverneurs ne jugèrent pas utile de renouveler l'engagement de Cormier, précise encore la lettre envoyée pour lui notifier la fin de son enseignement à McGill³³.

Après cette courte et unique expérience de professeur dans une école d'architecture, Cormier devint chargé de cours dans l'institution où il avait fait ses études d'ingénieur. Il y donna, de nombreuses années durant, un cours d'architecture de dix heures aux étudiants de dernière année en génie civil, «un complément utile de connaissances générales», comme le précise l'annuaire de l'école, un apport bien modeste à la formation de ses jeunes confrères qui avaient à suivre plus de trois mille heures de cours et de laboratoires pendant leurs cinq années d'études³⁴. De cet enseignement, nous sont parvenues les notes de cours que Cormier avait rédigées ainsi qu'une partie du matériel visuel qu'il projetait au cours de ses conférences.

Dès lors, Cormier intervient dans les écoles d'architecture de manière ponctuelle. Il représente l'Association des Architectes de la Province de Québec pour laquelle il était délégué auprès des écoles d'architecture, de Polytechnique d'abord, de l'École des Beaux-Arts de Montréal ensuite. À ce titre, notamment, il représente l'Association lors des examens de fin d'études, participant aux jurys qui évaluent les esquisses et les projets rendus des étudiants.

Ernest Cormier et l'AAPQ

L'enregistrement d'Ernest Cormier à l'AAPQ date de juin 1918. Il fut accepté d'emblée à titre de «membre d'associations étrangères reconnues», sans doute de membre titulaire de la Société des Architectes diplômés par le gouvernement français, du moins peut-on le supposer, car la résolution du conseil et le courrier de l'Association ne le précisent pas³⁵. Peu de temps après, Cormier participait activement aux travaux de l'AAPQ, aux côtés de son collaborateur, Wilford A. Gagnon, engagement qui s'avère de longue durée, comme son enseignement à Polytechnique et son attachement à ses collaborateurs³⁶. Jusque dans les années 50, Cormier travaille dans divers comités, montrant un intérêt particulier et constant pour deux d'entre eux, et non des moindres — les rapports annuels des présidents notant à maintes reprises leur grande activité au cours de l'année écoulée. Ce sont le comité de la pratique professionnelle, qui examinait les cas de pratique illégale ou de conduite non conforme au code d'éthique, et celui des membres, qui statuait sur l'admission des nouveaux membres, étudiants et architectes. Par ailleurs, pendant de nombreuses années, Cormier est examinateur, interrogeant les aspirants sur les matières scientifiques. Il éprouvait notamment les connaissances des futurs architectes en résistance des matériaux et en «sciences appliquées à l'architecture», c'est-à-dire, en plomberie, chauffage, ventilation et électricité. De plus, il préparait aussi, à l'occasion, le questionnaire relatif à la jurisprudence et à la pratique professionnelle. Cependant, c'est dans les années 20 que son engagement dans les activités de la société professionnelle provinciale est particulièrement marqué, comme en témoignent, notamment, les remerciements particuliers que le président sortant en 1931 lui offrit, soulignant son travail incessant et notant son départ³⁷. En effet, Cormier cessa alors de siéger au Conseil de l'Association, où il avait été présent sans relâche onze années durant, soit comme conseiller, soit comme membre du bureau, engagement qui ne fut pas toujours en accord avec ses intérêts professionnels personnels. Rappelons, à la suite de Pierre-Richard Bisson, qu'en 1925 l'idée d'un concours public pour l'Université de Montréal fut à nouveau avancée sous la pression de l'opinion publique, une épreuve qui devait recueillir, selon les propres termes de Monseigneur Piette, une variété d'opinions parmi les architectes quant au plan d'ensemble, mais qui — problème — rencontrait mal les règles établies par l'Association³⁸. Si le code des concours de l'AAPQ recommande cette procédure pour les édifices publics ou à caractère inusité, il stipule, par ailleurs, que le lauréat doit être employé pour l'exécution des travaux. Or Cormier avait été chargé, voilà plusieurs mois, par le Comité exécutif de l'Université de Montréal des études préliminaires et choisi pour l'exécution de la première construction à ériger sur le site de la montagne. Examinée à la réunion du Conseil de l'AAPQ du 5 novembre 1925, cette question reçut un accueil favorable de la part des membres du bureau de direction de l'Association.

Ils reconnaissaient la nature particulière de l'épreuve : elle ne portait pas sur le projet d'un édifice mais sur un plan d'ensemble. Aussi, ils admettaient que les règles établies puissent être enfreintes et qu'un prix unique et substantiel puisse être offert en récompense pour cette épreuve dont Cormier soumettrait les modalités à l'Association³⁹. Le désir populaire aurait ainsi été satisfait et les intérêts généraux aussi bien que particuliers des membres de l'Association préservés. Mais Cormier ne siégeait-il pas sur le Conseil qui fit cette proposition ? Cette idée n'eut néanmoins pas de suites.

Si Cormier ne se présentait que très rarement à l'assemblée annuelle qui se tenait alternativement à Montréal et à Québec, il participait par contre avec assiduité aux réunions mensuelles du conseil⁴⁰. À cette époque, les membres de l'AAPQ étaient mobilisés sur deux problèmes en particulier : celui de la pratique illégale — un problème endémique — et celui de l'image de l'architecte. Selon l'analyse de Bisson, la profession d'architecte, dans les années 20, est toujours en mal de reconnaissance publique ; de plus, en ces années d'après guerre les commandes se font rares. Pour renforcer le prestige des architectes, les poursuites judiciaires contre ceux qui s'arrogeaient le titre d'architecte et qui, surtout, leur faisaient une concurrence dévalorisante étaient toujours une des tâches principales de l'Association. D'autres moyens positifs furent, de plus, envisagés pour conquérir le marché. En 1926, un comité de publicité fut créé et Cormier participa à ses travaux. Il collabora à l'élaboration d'une campagne d'éducation populaire, annotant son projet et précisant ainsi une stratégie qui visait avant tout à donner une plus grande visibilité aux architectes dans la vie publique. Au milieu de la décennie, un troisième comité était particulièrement actif, celui des améliorations municipales qui, sous la présidence de Percy Nobbs son principal animateur, devint le comité d'urbanisme. Cormier y siégea et assumait même la co-présidence de cette cellule qui travaillait en étroite collaboration avec la *City Improvement League*, groupe de pression formé de citoyens éminents.

En 1929, Cormier devient président de l'Association et son mandat est marqué par une révision de la loi des architectes, projet voté par le Parlement de Québec le 4 avril 1929. Ces modifications visaient à consolider le monopole que cherchaient à établir les architectes sur leur champ d'activités. Pour ce faire, elles précisaient, d'une part, ce que constituait l'exercice illégal de la profession. Le texte de loi définissait non plus implicitement la pratique par le titre, mais fixait des normes, interdisant non seulement à toute personne non membre de l'Association de porter le titre, mais encore d'agir comme architecte ou de fournir des plans ou devis rémunérés pour la construction ou la reconstruction d'édifices. D'autre part, les pénalités en cas de contravention étaient renforcées. De plus, ces amendements cherchaient à limiter la concurrence des architectes étrangers en leur imposant la collaboration d'un architecte membre de l'Association et résidant dans la province, pour tout projet réalisé au Québec.

Cormier, un professionnel hors du commun

Au terme de cette investigation, comment expliquer l'influence limitée que Cormier a eue sur le développement de l'architecture moderne au Québec? Comme nous l'avons vu, Cormier, architecte et membre de l'AAPQ, se montrait très préoccupé par le prestige que la profession pouvait avoir auprès du public. Agissant comme examinateur, il participait à l'évaluation de la compétence de ses nouveaux confrères; siégeant sur le comité des membres, il décidait du recrutement des nouveaux membres; nommé sur le comité de pratique professionnelle, il contribuait aux poursuites dans les cas de pratique illégale et de mauvaise conduite, si préjudiciables pour l'image des architectes. Mais ce bilan ne serait pas complet si nous ne notions pas, à côté de ses intérêts manifestes, les tâches de l'Association qui semblent l'avoir laissé plus ou moins indifférent, ou du moins inactif. Cormier était notablement absent des activités qui visaient directement à former les architectes, tel le comité de la bibliothèque ou encore les conférences que l'Association organisait plus ou moins régulièrement. Il se montrait donc plus intéressé par le contrôle que par la transmission du savoir architectural, tout comme il contribuait davantage par sa pratique à la production de l'architecture construite qu'au développement de sa discipline. Cormier n'a laissé que peu d'écrits sur l'architecture: les notes du cours qu'il dispensait aux ingénieurs, quelques textes d'allocutions qu'il prononça, des documents se rapportant au travail des comités de l'AAPQ. Il n'intervint donc pas dans le débat sur l'architecture moderne, pourtant fort animé dans les années 30, notamment dans les pages du *Journal du Royal Architectural Institute of Canada*.

Il est étonnant, par ailleurs, étant donné la formation Beaux-Arts de Cormier, qu'il ne se soit pas engagé davantage dans la formation des architectes, responsabilité dont se sentaient investis nombre d'anciens élèves de l'École, au nom, non seulement de la diffusion des principes de l'École, mais encore du prestige de la profession. Certes, des programmes d'enseignement de l'architecture existaient au Québec lorsque Cormier revint après douze ans d'études en Europe. Il ne se retrouvait donc pas dans la même situation que Richard Morris Hunt, le «doyen de la profession d'architecte» aux États-Unis, lorsqu'il s'était installé à New York, dans les années 1850, et qu'il avait accueilli des élèves dans son bureau de l'*University Building* d'abord, du *Studio Building* ensuite, pour leur dispenser un enseignement du projet semblable à ce qu'il avait reçu à l'École et pallier ainsi le manque d'éducation formelle en architecture à l'époque⁴¹. Cormier, par contre, pourrait être rapproché de Henry Richardson, cet autre ancien élève de l'École des Beaux-Arts, ce précurseur de l'architecture moderne, dont le bureau est reconnu, notamment, pour le grand rôle qu'il a joué dans les années 1870 dans la formation des architectes, alors que les premières écoles d'architecture étaient ouvertes depuis peu de temps aux États-Unis. Nombreux sont ceux qui ont témoigné de l'ambiance de son bureau, de la franche camara-

derie et de la vive émulation qui y régnaient et de sa bibliothèque accessible aux jeunes apprentis et architectes qui y travaillaient⁴². Mais telle n'est pas l'idée que Cormier se faisait de son bureau, comme le démontrent les propos rapportés par une journaliste, au début des années 50. Comme elle s'étonnait de l'âge certain de ses collaborateurs, Cormier lui rétorqua que cela ne valait pas la peine de former quelqu'un qui ne passerait pas sa vie dans son bureau⁴³. Et pourtant, l'expérience pratique restait sinon l'unique voie de formation des jeunes générations, du moins une composante importante de leur éducation. Le Conseil de l'Association ne recommandait-il pas à ses membres, dans un document à la rédaction duquel Cormier avait contribué pour une grande part, de bien choisir et de bien encadrer les étudiants qu'ils accueillaient afin de maintenir et d'élever le niveau de la profession⁴⁴? Aussi, il apparaît que le bureau de Cormier était un lieu de production performant qu'il dirigeait avec autorité, sans pour autant qu'il soit comparable à ces grandes usines à plan, rationnelles et impersonnelles, des liens de type traditionnel — amicaux et affectifs — le liant à ses employés.

Plus étonnante encore que le manque d'intérêt manifeste de Cormier pour la formation pratique des jeunes, est son absence des écoles d'architecture, sans que cette distance prise soit une contestation de l'enseignement académique, comme ce fut le cas pour Le Corbusier, par exemple. Même si la résiliation de son contrat à McGill s'était faite en dehors de sa volonté, on peut se demander pourquoi il ne fut pas professeur à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Certes, le système Beaux-Arts n'était que très partiellement appliqué au Québec; il orientait la formation, les principes architecturaux enseignés et les exercices donnés, sans pour autant que soient reproduits la double organisation des ateliers et la succession des concours. Aussi, Cormier n'avait pas la possibilité de diriger un atelier libre comme le fit Auguste Perret dans les années 20, l'Atelier du Palais de Bois, lieu de formation complémentaire à son agence-entreprise, dont Josef Abram a retracé l'effet à long terme et qui, malgré sa dissidence et sa marginalisation dans l'institution, a eu un grand poids doctrinal⁴⁵. Dans le cas de Cormier, on peut se demander si sa querelle avec J. Omer Marchand, lors de la construction du bâtiment qui devait abriter la future École d'art, fut décisive non seulement pour sa mise à l'écart de cette commande, mais encore du corps enseignant de ce nouvel établissement. Question que nous laissons ouverte pour la discussion, n'ayant pas trouvé, à ce stade de la recherche, d'éléments d'explication suffisants.

Ernest Cormier fut un grand artiste, mais le maître d'œuvre de la première université canadienne-française moderne fut avant tout un grand professionnel par son ambition essentiellement pragmatique et son action constante pour la défense du prestige social des architectes, et surtout par sa compétence. À son époque, avec sa bourse Jarvis, il a atteint le sommet du système d'éducation

offert aux architectes dans l'Empire britannique. Il s'affirme donc comme un professionnel moderne, sa compétence étant rationnellement garantie, et ceci d'autant plus que la double qualification artistique et scientifique, mise de l'avant au sein du mouvement de professionnalisation de l'architecture, est renforcée chez lui par son premier diplôme d'ingénieur. Mais Cormier est une personnalité complexe; son autorité parmi ses pairs architectes reposait largement sur son expertise technique tandis que, dans son autre milieu professionnel d'origine, il s'affirmait plutôt comme architecte. De plus, s'il développe ses projets comme des œuvres totales, son intérêt pour les arts mineurs, l'aquarelle et les arts décoratifs, participe, nous semble-t-il, plus d'une espèce de jardin secret que l'architecte aimait cultiver tout autant dans sa vie privée que dans son activité professionnelle. Il se définissait comme architecte et ingénieur-constructeur, n'insistant pas sur sa pratique de décorateur. Si Cormier, avec la construction du pavillon principal de l'Université de Montréal, a été un catalyseur dans le débat sur la modernité au Québec, il n'est le maître de l'architecture moderne qu'à postériori, ne s'étant pas intéressé à combattre les idées reçues et à promouvoir, au-delà de la commande, une architecture rationnelle et simple, et n'ayant pas cherché à transmettre son idéal et sa compétence aux jeunes générations. Pour terminer, nous citerons Jean-Pierre Epron, architecte-chercheur qui a largement contribué à la théorie et à l'histoire de l'institution architecturale :

Toute rupture avec la tradition et toute exposition d'une problématique nouvelle s'annonce et s'approfondit dans l'enseignement. Les nouvelles stratégies de certains architectes s'inscrivent dans l'institution par le projet d'enseigner, et la nouvelle génération prend conscience d'elle-même par son aspiration à recevoir un enseignement différent de celui des maîtres consacrés. Par la solidarité qui se crée entre les nouveaux maîtres et leurs étudiants prend forme une tendance, un groupe, une école⁴⁶.

FRANCE VANLAETHEM
Université du Québec à Montréal

Notes

- 1 Isabelle GOURNAY, «Introduction», *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*, Centre Canadien d'Architecture, Montréal, 1990, p. 11.
- 2 Gérard MORISSET, *L'architecture en Nouvelle-France*, Éditions du Pélican, Québec, 1980, p. 117.
- 3 Claude BERGERON, «Les années de crise: repli et remise en question, 1929-1945», *Architecture du XX^e siècle au Québec*, Musée de la Civilisation-Éditions du Méridien, Québec, 1989, pp. 107-142.
- 4 Voir notre article, «Les magazines d'architecture, propagandistes et témoins de l'architecture moderne», *Architecture Québec*, n° 18 (1984), pp. 14-19.
- 5 *Annual Calendar of McGill College and University*, 1899.
- 6 Phyllis LAMBERT, «L'architecture à l'intersection des cultures», *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*, p. 18 et note 6.
- 7 *Association des Architectes de la Province de Québec. Annuaire*, 1907, pp. 6-11.
- 8 *Association des Architectes de la Province de Québec. Annuaire*, 1923, p. 14.
- 9 «Rome Scholarship in Architecture», *Royal Institute of British Architects*, 22 juin 1913, p. 612.
- 10 Lettre (brouillon) d'Ernest Cormier à Robert Atkinson, Paris, 7 avril 1914, Archives du Centre Canadien d'Architecture (CCA), Fonds Cormier, ABC 18.
- 11 En 1909, lorsque Cormier entra à l'École des Beaux-Arts de Paris, un nombre impressionnant d'Américains l'avaient précédé; voir la liste chronologique dans James Philip NOFFSINGER, *The Influence of the École des Beaux-Arts on the Architects of the United States*, The Catholic University of America Press, Washington, 1955, pp. 106 et ss.
- 12 Alan POWERS, «Architectural Education and the Arts and Crafts Movements in England», *Architectural Education*, n° 3 (1984), pp. 42-72.
- 13 Lettres au ministre de l'Instruction publique, Athanase David, 25 mars 1920, au ministre de la Voirie, J.L. Perron, 8 mars 1922, au maire de Montréal, Médéric Martin, 9 mars 1922, Archives du CCA, Fonds Cormier, 913.
- 14 Le *New Birks* construit en 1912 et dont les architectes sont Nobbs & Hyde, *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal. Architecture commerciale II. Les hôtels, les immeubles de bureaux*, 1983, p.XIII, pp. 207-8.
- 15 Jean CHAUVIN, «Interviews d'artistes. Ernest Cormier, architecte, peintre et sculpteur», *Revue populaire*, juin 1927, p. 7.
- 16 Plans reproduits, échelle 1/4", 14-11-1946, Archives du CCA, Fonds Cormier, 904.
- 17 Le relevé de la localisation des documents montre que les espaces avaient été réaménagés depuis le plan initial de 1946.
- 18 École polytechnique de Montréal, *Conditions d'admission, règlements et programme de cours*, Montréal, 1910, p. 118. Le 5 juillet 1919, Aimé Genest envoie un télégramme à Ernest Cormier lui précisant: «Two hundred per month for permanent position could report within 3 weeks.», Archives du CCA, Fonds Cormier, 650.
- 19 *Association des Architectes de la Province de Québec. Annuaire 1916*, Montréal, p. 13. Demande d'admission de Wilford Arthur Gagnon auprès de l'AAPQ, 31 décembre 1914, Archives nationales du Québec à Montréal (ANQM), Fonds de l'Ordre des Architectes du Québec, 06-P-124-3.

- 20 ANQM, Fonds de l'Ordre des Architectes du Québec, 06-P-124-3, 4, *Courrier AAPQ*.
- 21 Convention entre Ernest Cormier, Henri S. Labelle et Roland Simard, en date du 6 février 1935, Archives du CCA, *dossiers d'architectes, H.S. Labelle*.
- 22 *Who's Who in Canada*, International Press Ltd., Toronto, 1947-48, pp. 187-188.
- 23 En 1936, Cormier siège sur le Comité des membres et signe le document d'admission de Georges de Belle, Archives du CCA, Fonds Cormier, 232 - 11.
- 24 Archives du CCA, Fonds Cormier, 232 - 8.
- 25 Le registre des dessins d'exécution ne donne pas systématiquement la date et les initiales pour les premiers projets. Le premier dessin identifié est le dessin 17, J.E.G., 26/6/23. Ces références complètes apparaissent plus régulièrement à partir de la fin de l'année.
- 26 Isabelle GOURNAY, «Graphisme et praxis chez Ernest Cormier, 'architecte et ingénieur-construteur': le 'pavillon principal' de l'Université de Montréal», *RACAR*, n° 2 (1989), pp. 161-164.
- 27 Betty SIGLER, «Plans by Cormier», *Canadian Business*, juillet 1951, p. 27.
- 28 Lettre d'Ernest Cormier à Sir William Patterson, principal et vice-chancelier, Université McGill, 30 septembre 1918, Archives du CCA, Fonds Cormier, 650 D.
- 29 Lettre de réponse de W. Patterson, Université McGill, à Ernest Cormier, 9 novembre 1918, *ibid.*
- 30 *McGill University, Montreal. Calendar for session 1919-20*, The Gazette Printing, Montréal, 1919, pp. 11-14, 195.
- 31 *Ibid.*
- 32 Selon les documents retrouvés dans les Archives du CCA, Fonds Cormier, 650 D. Cette information factuelle quant à son enseignement est incomplète, car elle ne couvre que quelques semaines d'exercices donnés aux étudiants.
- 33 Lettre de Ramsay Traquair à Ernest Cormier, 3 mai 1920, Archives du CCA, Fonds Cormier, 650 D.
- 34 Selon le programme publié dans *École polytechnique de Montréal, Conditions d'admission, programme de cours et renseignements généraux*, Montréal, 1930. Cormier n'est pas le seul architecte membre du corps professoral de Polytechnique. Il y retrouvait son confrère Ludger Venne qui y donnait 95 heures de cours de construction civile.
- 35 Lettre de demande d'admission d'Ernest Cormier à Emile Vanier, secrétaire de l'AAPQ, 9 mai 1918, réponse du secrétaire, 10 juin 1918, ANQM, Fonds de l'Ordre des Architectes du Québec, 06-P-124-4.
- 36 Gagnon est conseiller en 1922 et 1923, *Association des Architectes de la Province de Québec. Annuaire 1922, 1923*, Montréal.
- 37 *Association des Architectes de la Province de Québec. Annuaire 1919*, Montréal, p. 14.
- 38 Lettre de Monseigneur J.V. Piette à Ludger Venne, secrétaire de l'AAPQ, 6 novembre 1925, ANQM, Fonds de l'Ordre des Architectes du Québec, 06-P-124-6.
- 39 Pierre-Richard BISSON, «Le climat de l'architecture à Montréal dans les années vingt», *Ernest Cormier et l'Université de Montréal*, pp. 117-123.
- 40 Les rapports des présidents de l'Association publiés dans les annuaires précisent l'assiduité des membres du Conseil aux assemblées mensuelles et spéciales.

- 41 Paul R. BAKER, *Richard Morris Hunt*, The MIT Press, Cambridge, Mass., 1980, pp. 98-107.
- 42 Bernard Michael BOYLE, «Architectural Practice in America, 1865-1965-Ideal and Reality», dans Spiro KOSTOF, éd. *The Architect, Chapters in the History of the Profession*, Oxford University Press, New York, 1977, pp. 310-311.
- 43 SIGLER, «Plans by Cormier», p. 86.
- 44 *Province of Québec Association of Architects. Advice to candidates* (document dactylographié), s.d., Archives du CCA, Fonds Cormier, 232-16.
- 45 La formation du premier atelier de Perret, en 1923, a pour origine la dissidence de deux groupes d'étudiants mécontents de l'enseignement de l'École des Beaux-Arts, un groupe de l'atelier Pontremoli et un autre de l'atelier Laloux-Lemaresquier. Il est issu, dans une certaine mesure, du refus de Le Corbusier chez qui travaillaient deux élèves de Laloux. L'expérience fut de courte durée, mais elle fut suivie par l'engagement de Perret au sein de l'École spéciale; voir Joseph ABRAM, *Perret et l'École du Classicisme structurel*, 2 tomes, École d'architecture de Nancy — S.R.A., Paris, 1985, pp. 110-111.
- 46 Jean-Pierre EPRON, «D'une scission à un manifeste» dans *Les premiers élèves de Perret*, supplément à *Bulletin d'information architecturale de l'Institut français d'Architecture*, janvier 1985.

Résumé

ERNEST CORMIER, AN EXCEPTIONAL PROFESSIONAL

This article focuses on Ernest Cormier's professional life in order to elucidate why this exceptional architect did not gain widespread acceptance in Québec, despite his remarkable career and training in architecture and engineering. Moreover, why did he not exercise decisive influence over the development of modern local architecture, as historians then and now have noted, although he was acknowledged to have designed the first truly modern public building in Québec? To answer these questions, we must examine Cormier's position in the realm of Québec architecture and, in particular, his role within the profession. The study centres on Cormier's activities as a member of the Association des Architectes de la Province de Québec (AAPQ), and his contribution to educating architects in his capacity as a teacher and agency head during the 1920's and 1930's, when the main building of the Université de Montréal was designed and built.

While Cormier was an active member of the AAPQ — he served on various committees and was president in 1929 — he was more interested in defending practical matters of concern to Québec architects and controlling their qualifications than in reproducing and developing architectural knowledge. Cormier wrote very little about his discipline; he did not take part in the public discussion of modern architecture which occurred in Québec during the 1930's. Most noteworthy is Cormier's teaching of architecture at the École Polytechnique de Montréal at a time when training for architects was offered by the Faculty of Engineering at McGill University, and the École des Beaux-Arts in Montréal and Québec City. Although Cormier taught for many years, he was engaged solely in training engineers, except for a brief stint at McGill as a lecturer in design shortly after he returned from Europe in 1918. His teaching should not be overestimated, given the limited place it occupied in the École Polytechnique programme. Moreover, Cormier's office was never a training place for upcoming architects; his team was small in number and especially stable, an astonishing fact from a former student of the École des Beaux-Arts de Paris.

Translation: Terrance Hughes
Canadian Centre for Architecture